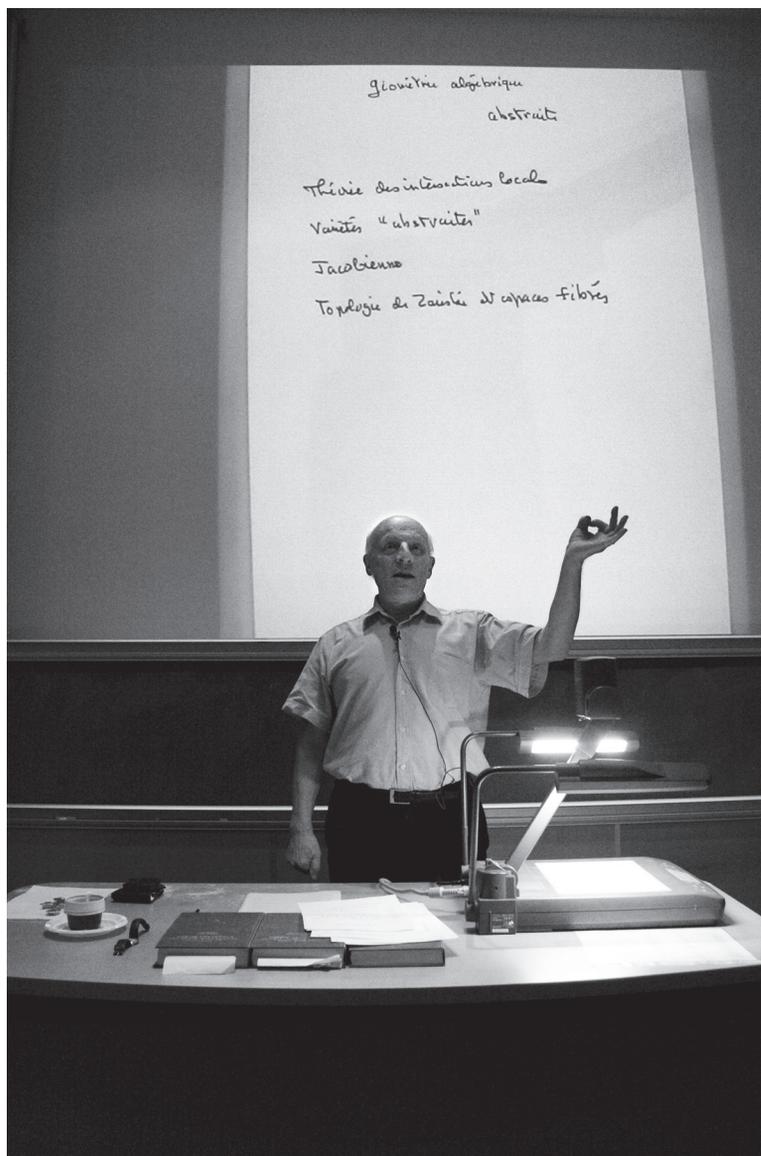


Solidarité

Un mathématicien qui voyage à l'étranger n'est jamais un touriste. Dans une situation normale, l'aspect professionnel fait qu'il se retrouve accueilli dans un milieu de connivences, où l'on partage tacitement certaines valeurs, celles de la pensée humaniste qui caractérise *grosso modo* la communauté mathématique : les mathématiciens sont des libéraux, malgré quelques errements comme lors du congrès mondial de 1920 à Strasbourg, dont les Allemands ont été exclus ! Ils n'ont été réintégrés qu'en 1928... Cependant les mathématiciens soviétiques n'ont pas connu sous Staline les mêmes dérapages idéologiques que les biologistes, par exemple. Il faut dire qu'ils étaient dans une situation ambiguë. Le régime avait besoin de bons scientifiques pour son industrie nucléaire et militaire et avait donc tendance à les choyer, et ils étaient en même temps suffisamment éloignés des applications directes pour être jugés inoffensifs, un peu comme des musiciens ou des joueurs d'échecs. Il est vrai que cette situation de retrait peut devenir un havre dans des situations extrêmes, développant une manière morale et physique de s'abstraire qui frise parfois l'autisme. On se réfugie en mathématiques un peu comme Miguel





Angel Estrella en prison jouait des sonates dans sa tête, et je me souviens qu'aux pires moments que j'ai pu vivre pendant la guerre d'Algérie, j'avais toujours un livre de maths dans mon sac, que je me mettais à lire dès que je pouvais être tranquille un quart d'heure dans un coin.

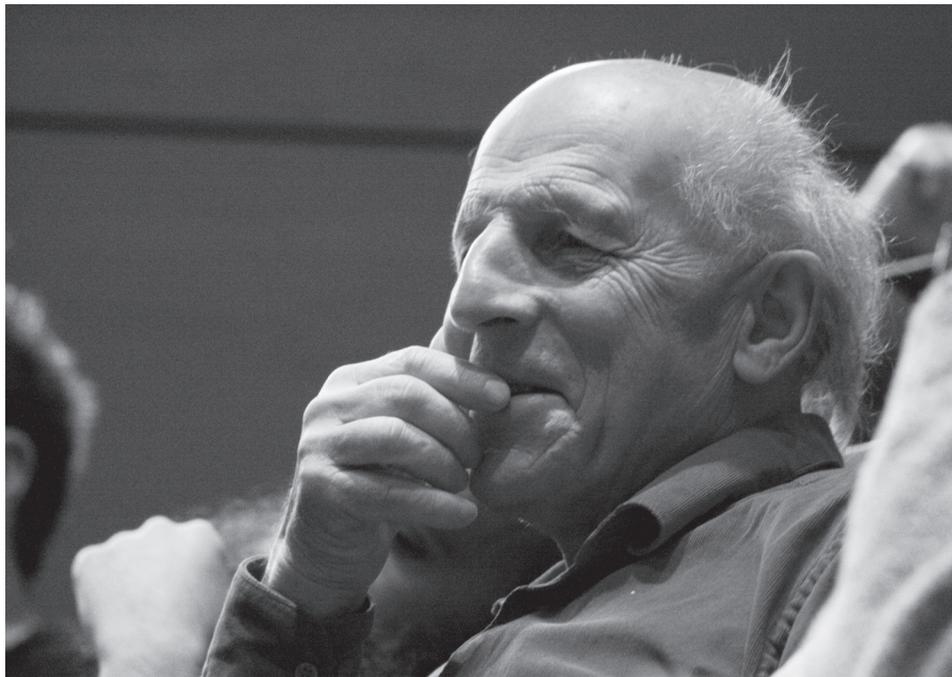
Nous avons été un certain nombre à profiter de ce statut ambigu des mathématiques lorsqu'il s'est agi de se rendre dans des pays où sévissait une dictature, en général à l'occasion de congrès internationaux. Ce fut le cas dans la Roumanie de Ceaușescu, ce fut le cas dans la Tchécoslovaquie d'après le Printemps de Prague, où je suis allé pour le compte de l'association Jean Hus, qu'animaient Jean-Pierre Vernant, Jacques Derrida et Nathalie Roussarie, une parente d'Adrien Douady. J'étais porteur de livres interdits (du genre *La République*, de Platon...) et d'une assez belle somme d'argent, l'équivalent de dix mille euros actuels. Piotr Uhl, l'un des dirigeants de la Résistance à l'époque, était un Pragois de la vieille école : après m'avoir demandé de ne pas me tenir trop près de la fenêtre à cause de la surveillance policière, à peine lui avais-je remis le paquet qu'il s'est mis à sa machine à écrire et m'a tapé un reçu ! Je l'ai avalé dès que j'ai eu franchi sa porte.

Avec Laurent Schwartz, Jean-Louis Verdier, Marcel Berger et Alain Guichardet, nous sommes aussi allés en Pologne. La situation était différente, juste après le coup d'État de Jaruzelski, le 13 décembre 1981. À ce propos, il n'est plus de nos jours un Polonais raisonnable qui ne rende justice à Jaruzelski. Au prix d'un putsch militaire, il a pu dire aux Russes : « Pas la peine d'envahir la Pologne, j'ai la situation bien en main. » Je rappelle que ses parents ont été tués à Katyn et que s'il porte des lunettes noires, c'est pour avoir eu

les yeux brûlés par la neige en Sibérie où il est resté déporté dix ans. En tous cas, nous étions en décembre 81 et le Congrès mondial de mathématiques était prévu à Varsovie en 82! Dilemme classique : y aller ou pas? Cautionner ou boycotter? D'où notre mission exploratoire, en février 82. Nous avons trouvé une atmosphère policière, avec le nombre requis d'indicateurs et de belles aventurières au bar de l'unique hôtel réservé aux étrangers. Dès le lendemain de notre arrivée, réunion officielle à l'Académie des sciences, place Copernic. Le président monte à la tribune : « Je vous avais invités au nom de la Société mathématique polonaise, malheureusement elle a été interdite au même titre que toutes les autres associations... » Mais il y avait tout de même un buffet, donc nous avons commencé à discuter. Un étudiant s'approche : « C'est vous les Français? J'ai une mission pour vous... » Et il sort une lettre de sa poche, la tend à Laurent Schwartz qui prend ses lunettes pour la lire... Je lui donne un coup de pied. « Mais qu'est-ce qu'il y a? » Au second coup de pied, il comprend enfin et range ses lunettes. La lettre était une liste de cent-cinquante mathématiciens emprisonnés. « On » espérait que nous pourrions profiter du Congrès mondial pour les faire libérer. Le jeune homme qui nous avait tendu la lettre se penche vers moi : « Vous n'avez pas envie de venir à Wrocław? » Un échange de regards avec Jean-Louis Verdier, toujours solide et magnifique, et nous avons dit oui. L'ambassade de France, pour qui nous étions la seule délégation française présentable du moment, sut faire ce qu'il fallait et nous avions le soir même billets d'avion et passeports dûment visés.

D'ordinaire, à huit heures du matin, Wrocław est pleine de gens, de camions, de fumées d'usi-

nes. Là, rien. Grève générale, ville morte, sauf les patrouilles. Quant à nous, nous n'avions aucune indication. Mais une pancarte nous indique le « Ratusz » – Rathaus, c'est-à-dire hôtel de ville, en polono-allemand – et là, sur la place princi-



pale, nous trouvons plusieurs cafés d'étudiants ouverts. Nous entrons et sentons tout de suite que nous sommes sur la bonne piste : au lieu de nous trouver une place, le patron nous laisse poireauter comme tout le monde. Nous sommes entre égaux, donc dans un milieu ami de la démocratie... Effectivement, une fois assis, un jeune homme s'approche : « C'est vous les Français? » Ses copains le rejoignent, il ne s'agit donc pas

d'une provocation policière, et on nous emmène au rendez-vous avec un dirigeant de la résistance, un mathématicien juif emprisonné puis relâché qui voulait lui aussi se faire une idée : fallait-il que le congrès eût lieu ou non ? Car le régime officiel y tenait mordicus : un congrès mondial de mathématiques est un signe de normalité à haute



valeur ajoutée... Il s'est finalement tenu avec un peu de retard, en 1983. Sur les cent cinquante mathématiciens de notre liste, cent quarante-neuf avaient été libérés. Restait le cent cinquantième, que Christophe Soulé et moi avons fait sortir à la fin du congrès. Et lorsque toute l'affaire terminée nous avons repris l'avion, j'ai senti une enveloppe

sur mon siège en m'asseyant. Je l'ai mise dans mon sac et ne l'ai ouverte qu'à Paris. C'était écrit : « Merci pour tout », suivi de tous les grands noms de Solidarność.

À cette époque, Jean Dieudonné aussi est beaucoup intervenu. Comme il était de droite et ne s'en cachait pas, c'était pour lui assez naturel de protester auprès de dirigeants communistes, mais il est aussi allé à Montevideo obtenir la libération de José-Luis Massera par le ministre de la Défense uruguayen, une armoire à glace, qu'il a réussi à impressionner en lui disant : « Dans un pays civilisé, on ne fait pas ces choses-là ! »

C'était le bon argument : cette notion de civilisation est en effet décisive. Je crois profondément que les mathématiques sont une partie intégrante de la civilisation et même que sans elles la civilisation n'existerait pas. Évidemment, elles sont pour une part cette activité quasi-autiste dont j'ai déjà parlé, qui peut se faire avec un papier et un crayon, mais cela ne correspond qu'à une certaine phase. Roger Godement disait un jour en plaisantant qu'on devrait nous rattacher aux facultés de lettres. Heureusement qu'il plaisantait... Les mathématiciens n'ont pas d'outils mais ils ne cessent de créer des outils qui, ne cessant de leur échapper, se répandent dans la société, du géomètre à l'astronome. Et quand mes petites-filles s'exercent à compter, elles intègrent cette activité comme un don de la civilisation qui leur est transmis tout naturellement. L'apothéose des mathématiques arrive à chaque fois qu'on ne se rend même plus compte qu'on est en train de faire des maths et la vraie ambition d'un mathématicien, c'est que les mathématiques deviennent la possession de tout le monde.

Pierre Cartier